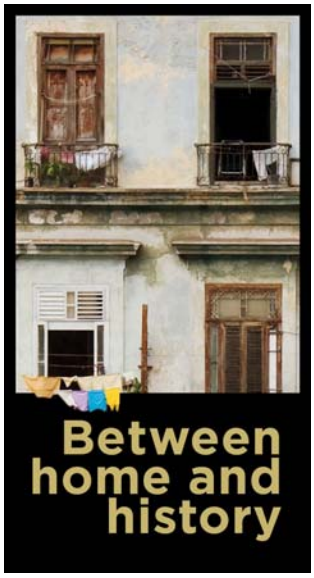
Between home and history:

managing the interface between preservation and development of living historic places

An IIC roundtable discussion
18:30, Tuesday, September 21st, 2010
the Seed, Sakıp Sabancı Museum
42 Sakıp Sabancı Caddesi, Emirgan 34467, Istanbul

IIC International Institute for Conservation of Historic and Artistic Works



Entre la Demeure et l'Histoire
Gérer l'interface entre préservation et développement des lieux historiques vivants

Mardi 21 Septembre 2010

***the Seed*, Sakıp Sabancı Museum**

42 Sakıp Sabancı Caddesi, Emirgan 34467, Istanbul

Cette table ronde, la dernière en date de la série de l'IIC Dialogues du XXIème siècle, examine les conflits qui peuvent émerger lorsque nos désirs de préservation des lieux historiques qui sont aussi des lieux de vies pour des communautés contemporaines sont mis à l'épreuve par des pressions pour le développement, l'assainissement ou la régénération de quartiers anciens.

Si la valeur d'un lieu réside à la fois dans sa mémoire historique et dans le fait qu'il est un lieu de vie, comment cette valeur peut-elle être préservée?
Lorsqu'un quartier, un secteur ou une région à signification historique sont préservés, que préservons nous exactement? Notre souci est il uniquement centré sur les vestiges matériels, évocateurs de mémoire… ou y a t-il autre chose de plus?
Comment la fonction dynamique du foyer s'accorde t-elle avec le plan de conservation? Comment la communauté qui l'habite, et son mode de vie actuel, sont ils intégrés dans la préservation d'un lieu?
Cette table ronde examine ces questions et bien d'autres, alors que les invités se rassemblent avec vous à l'interface entre développement et préservation… entre la demeure et l'histoire.

Un évènement de la série Dialogues pour le XXIème siècle, une série de rencontres qui examinent les problèmes actuels du monde moderne et leur relation avec la conservation des biens culturels. Ce programme a été possible grâce a un partenariat entre l'IIC et le Sabancı University Sakıp Sabancı Museum, et au soutien financier du Sabancı Holding, de la Booth Heritage Foundation, et de Turkish Airlines.

Pour lire les transcriptions des précédents Dialogues pour le XXIème siècle, allez sur http://www.iiconservation.org/dialogues.

Copyright: International Institute for Conservation of Historic and Artistic Works, 2010

Invités de gauche a droite: Dr. David Lowenthal, Dr. Leyla Neyzi, Dr. Stephen Bond, Neil Asher Silberman, Dr. Ayfer Bartu Candan, Dr. Francesco Siravo, and Aslı Kıyak Ingın. Photo: Mikkel Scharff

Invités:

- **Neil Asher Silberman**, Président du Comité Scientifique International sur l'Interprétation et la Présentation de l' ICOMOS et Coordinateur des Initiatives Projets et Politiques au Centre pour le Patrimoine et la Société, Université du Massachusetts – Amherst. Mr. Silberman a rempli l'office de modérateur et commentateur de la table ronde.
- **Dr. David Lowenthal**, auteur réputé, historien and Professeur Emeritus, Département de Géographie, University College, London. Auteur de *The Past Is a Foreign Country* (Cambridge University Press, 1985).
- **Prof. Leyla Neyzi**, anthropologue, historienne des traditions orales et Professeur Associé, Faculté des Arts and Sciences Sociales, Université Sabancı, Istanbul.
- **Dr. Stephen Bond**, architecte spécialiste de conservation, et co-auteur de *Managing Built Heritage: The Role of Cultural Significance* (Wiley-Blackwell, 2008).
- **Prof. Dr Ayfer Bartu Candan**, anthropologue, Université Boğaziçi, Istanbul. Reconnu pour ses recherches dans les domaines de l'anthropologie urbaine, les politiques de l'histoire et du patrimoine, et les utilisations contemporaines du passé.
- **Dr. Francesco Siravo**, architecte spécialiste de conservation, consultant pour l'UNESCO, l'ICCROM et la Banque Mondiale. Membre du "Programme de Soutien aux Cites Historiques", Aga Khan Trust pour la Culture, au Caire, à Lahore, Samarkand et Zanzibar.
- **Aslı Kıyak İngin**, architecte, designer et activiste, avec un intérêt particulier pour la manière dont les interventions de l'Etat dans le tissu urbain d'une ville affectent certains de ses résidents les plus pauvres.
- **Orhan Pamuk**, auteur, lauréat du Prix Nobel de Littérature (interview vidéo exclusive)

Introduction

Jerry Podany, Président de l'IIC

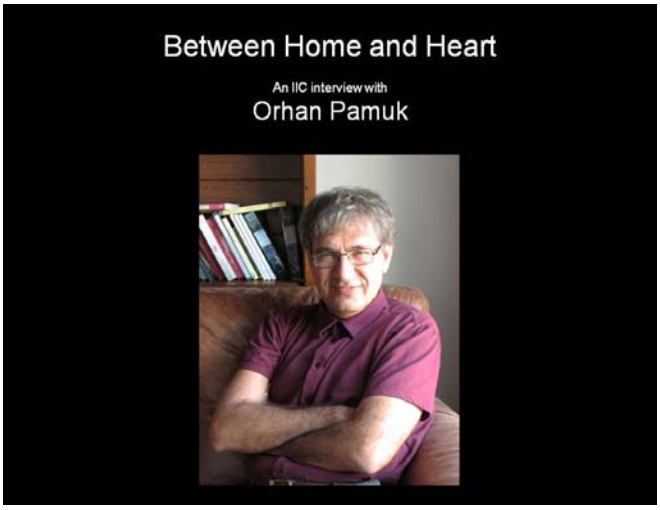
Je voudrais commencer cette table ronde avec une référence à un article de Müge Akkar Ercan. Elle écrit: "Le patrimoine culturel et historique des villes est fait non seulement des bâtiments et du tissu urbain historiques qui sont les témoins authentiques des civilisations passées, mais aussi de l'histoire de toutes les communautés qui ont fait d'un pays leur pays"[1]

Comme le remarque Ercan, les lieux historiques sont à la fois des ressources et des atouts, et nous devons trouver un équilibre entre régénération urbaine, préservation historique et les besoins d'une communauté, qu'ils soient sociaux, culturels ou en matière de santé.

C'est cette recherche d'équilibre qui est à la naissance de cette discussion organisée par l'IIC entre des experts dans les domaines de la préservation historique, de l'architecture et du planning urbain pour débattre de l'interface entre la demeure et l'histoire.

Le défi posé par la conservation d'un lieu historique, que ce soit un seul bâtiment, un voisinage ou un quartier, lorsque ce lieu et tout ce qui s'y passe est considéré par certains comme leur demeure, constitue l'un des problèmes les plus complexes de la préservation du patrimoine aujourd'hui. Je suis convaincu que le dialogue riche et stimulant entre les membres de cette table ronde et le public sera un début de réflexion sur ce défi.

Pour commencer ce dialogue, nous avons le plaisir de regarder une interview exclusive "Entre le Foyer et le Cœur" du lauréat du Prix Nobel de Littérature Orhan Pamuk, dont l'amour pour sa ville d'Istanbul et le talent pour décrire l'importance du lieu et du foyer sont particulièrement pertinents pour notre sujet.



Entre le foyer et le coeur

Une interview de l'IIC avec du lauréat du Prix Nobel de Littérature

Orhan Pamuk

Le texte suivant est une transcription complète de l'interview d'Orhan Pamuk, conduite par Jerry Podany, Président de l'IIC,
Le Lundi 13 Septembre 2010. Une version plus courte a été présentée à la table ronde d'Istanbul.
Copyright ©2010 par Orhan Pamuk, reproduit avec l'autorisation de Wylie Agency, LLC.

Jerry Podany: Orhan Pamuk, merci d'avoir accepté d'être interviewé pour cette table ronde de l'IIC: "Entre la demeure et l'histoire". Dans vos livres vous référez souvent à "la demeure" mais vous ne limitez pas sa définition à une maison, pour vous cela semble être beaucoup plus large. Votre définition inclut ce qui est intangible. Le foyer peut être un lieu spécifique (maison, bâtiment, quartier, ville), mais il comprend aussi des sentiments, des bruits, des odeurs, une vie commune. Quelles sont les qualités d'un objet ou d'un lieu qui en font quelque chose de mémorable et de précieux?

Orhan Pamuk: L'instinct de conservation crée en nous une mémoire. Elle peut être caractérisée comme celle des lieux où nous nous sommes sentis en sécurité, sans être anxieux à propos de l'avenir proche. Les lieux nouveaux n'ont pas encore fait leurs preuves, en tout cas pas suffisamment pour être qualifiés de lieu « sûr ». Ils nous mettent à l'épreuve, et n'ont pas encore les qualifications, la familiarité, la sécurité, la compassion qui émane de la famille et de notre communauté proche. Le foyer, c'est l'endroit où nous pouvons sentir que le monde va continuer comme il était. C'est une illusion bien entendu, mais c'est quelque chose de nécessaire, car nous voulons toujours revenir au commencement, lorsque nous étions en sécurité.

JP: Qu'est-ce qui selon vous donne à quelque chose ce sentiment de sécurité? Est ce que ce n'est pas en partie le fait d'être authentique qui engendre sécurité et confiance?

Orhan Pamuk: Cette illusion d'être en sécurité est toujours présente parce que nous en avons besoin. Nous voulons toujours garder les souvenirs associés à cet endroit. Nous voulons préserver cet endroit et ces souvenirs. Je crois que c'est un besoin essentiel, comme de boire ou de manger. C'est un début cartésien, comme une carte du monde. Mais nous le gérons de différentes manières, selon les cultures et les lieux. Le besoin de préserver les souvenirs du foyer est un besoin humain universel. Nous le portons tous dans nos cœurs, mais nous le traitons et l'exprimons différemment. Nous construisons des musées ou écrivons des romans, par exemple.

JP: Ce sentiment de la mémoire… est il incarné dans l'environnement physique?

Orhan Pamuk: Et dans le non physique. Mais nous apprenons tous, selon les mots de Proust, que les objets ont le pouvoir de nous rappeler bien des sensations passées, que ce soit des odeurs, des sons, un sentiment d'espace, et surtout peut être la visualisation. Les choses nous rappellent le passé oublié. Je vais vous donner un exemple: Nous allons au cinéma et mettons le ticket dans notre poche. Nous oublions ce ticket là pendant vingt ans. Un jour nous sortons ce ticket oublié de notre poche, nous le redécouvrons, et non seulement nous nous souvenons d'avoir vu ce film, mais aussi de beaucoup de détails, les différents personnages, scènes, couleurs…que nous pensions avoir oubliés. Les choses ont le pouvoir de nous rappeler le passé, de le faire renaître. Nous pourrions dire « et alors ? » Mais le cœur humain aime à se remémorer. La manière dont nous réagissons à cette sensation est une autre histoire ; elle est très différente selon les cultures ; et notre réponse peut être très politique. Le choix de ce qui entre au musée peut être très politique.

JP: Dès lors, les musées peuvent être les instruments de promotion d'agendas politiques, ainsi que les efforts de préservation?

Orhan Pamuk: le choix de ce qui est préservé est potentiellement très politique. Symboles, signes de pouvoirs, etc… Nous pouvons aussi choisir de préserver les petites choses de la vie courante, ustensiles de cuisine, jouets, les objets qui semblent mineurs, mais qui en réalité peuvent être plus importants que les symboles officiels du pouvoir. Après tout, de quoi nous souvenons nous le mieux de notre enfance ? De ce que nous avons appris a l'école, ou des odeurs dans la cuisine ? Qu'est ce qui mérite le plus d'être préservé ? Dans mon livre « Le musée de l'innocence » je soutiens qu'il est important de préserver nos

souvenirs de la cuisine, de la vie quotidienne. Bien sûr nous ne devrions jamais négliger ce que nous avons appris à l'école mais je crois que les petites choses, les choses banales, sont aussi très importantes.

JP: Vous écrivez que nous devrions « savourer l'ordinaire tout en étant conscients de l'idéal ».

Orhan Pamuk: L'ordinaire est important. Nous devrions prêter plus d'attention aux choses de la vie quotidienne.

JP: Dans cette catégorie de l'ordinaire, incluez-vous non seulement les choses de la vie quotidienne… mais aussi les activités qui ont produit ces objets ? Dans le cas d'un quartier historique, ce ne sont pas seulement les bâtiments et les façades, mais aussi la communauté et ses activités quotidiennes.

Orhan Pamuk: Oui, mais celles ci sont incroyablement difficiles à préserver sauf si vous contrôlez complètement la situation. Et ce serait contraire au développement des choses. Je ne peux faire cela que d'un point de vue personnel, je peux garder certain des sons de mon enfance, un son de bateau par exemple. Tous les lieux ont ces aspects qui disparaissent doucement de nos vies sans qu'on le remarque. Les musées devraient aussi préserver cela.

JP: Vous avez écrit que si l'on cueille quelque chose hors du temps…si on l'encadre…d'une certaine façon on le pétrifie. Pour les conservateurs et restaurateurs qui appliquent leurs principes et leurs directives à un lieu donné, il y a toujours le risque de perdre les aspects dynamiques de ce que l'on préserve. Si et lorsque nous le faisons, que préservons nous ?

Orhan Pamuk: Ceci est une impasse culturelle dont je ne crois pas que nous ayons la solution. Il existe toujours un désir de préserver certains objets ou certains lieux, mais des que l'on commence à le faire on les coupe de leur environnement et de leur fonctions naturels. Au bout du compte nous devons admettre que nous ne pouvons pas à la fois préserver l'objet et conserver son environnement et sa fonction naturels, son contexte en fait. Lorsque nous décidons de préserver nous devons accepter de perdre quelque chose. Bien sûr nous devons encourager la préservation avec le minimum de perte, mais c'est pure vanité que de penser que nous pouvons a la fois préserver l'objet et son contexte.

JP: Ce compromis que nous faisons lors de nos tentatives de préserver des choses ou des lieux, lorsque nous modifions les choses ou les lieux, est ce votre propos lorsque vous dites que si nous prenons un objet hors du temps nous "défions et nous soumettons en même temps à la mort"?

Orhan Pamuk: D'une certaine façon les musées ont le pouvoir de défier la mort. Certains objets changent et certains restent les mêmes. Mais c'est une idée romantique que de défier la mort, et ce ne sera pas nécessairement vrai pour la prochaine génération qui ne ressentira peut être pas les mêmes émotions que nous devant ces objets. Il est très difficile de préserver les émotions que ces objets et ces lieux suscitent.

JP: supposons que l'objet soit cette ville que vous aimez tant, Istanbul. Il semble que l'un des aspects que vous chérissez soit la superposition historique partout présente. Vous pouvez trouver un vestige ancien au coin de la rue, et au coin suivant, un mur historique. Les siècles sont complètement imbriqués dans la ville.

Orhan Pamuk: Oui. Dans mon enfance, en 1958 disons, vous pouviez tomber au coin de la rue sur les ruines d'une église byzantine, ou une loge de derviche du 17ème siècle, ou un ancien mur, etc. Ils se trouvaient dans leur contexte naturel mais n'étaient pas préservés, pas bien entretenus. Les laisser devenir comme cela, bien sûr, reflète un désir de les maintenir dans leur état naturel, mais en même temps ils ne sont pas préservés ni protégés. Il est possible que des gens pauvres viennent prendre les pierres pour construire leur maison ou leur mur, et les ruines commencent à disparaître. Les gens peuvent les considérer comme une chose pittoresque qu'ils aiment, mais nous jugeons de l'extérieur. Les gens qui vivent autour de cette église ne se sentent pas nécessairement en relation avec elle. Les problèmes éthiques causés par la préservation sont multidimensionnels.

JP: Un des dilemmes qu'affrontent les personnes qui s'occupent de conservation urbaine ainsi que celles qui s'occupent du planning municipal lorsqu'ils traitent de quartiers historiques est comment "permettre" suffisamment de changement pour faire d'un quartier un lieu authentiquement préservé mais aussi vivable.

Orhan Pamuk: Je n'ai pas assez d'expérience dans ce domaine pour commenter cet aspect de responsabilité dans la conservation.

JP: laissez moi vous poser une question: l'Istanbul que j'imagine quand je lis vos livres est une ville qui doit perdre un peu d'elle même. Ceci semble être à la source de la mélancolie qui sous-tend votre vision d'Istanbul. Si cette vision était figée elle perdrait son caractère dynamique. Mais si les changements étaient autorisés elle perdrait son tissu et son caractère historiques. Si nous devions préserver Istanbul et empêcher les pertes, ce ne serait pas du tout la ville que vous décrivez.

Orhan Pamuk: Mais en tout cas, ce n'est déjà plus la ville que je décris dans mon livre autobiographique "Istanbul". Le livre se termine en 1973 et Presque 37 ans ont passé depuis. Istanbul n'est plus mélancolique, c'est une ville plus riche, plus colorée, plus attirante pour les touristes et les visiteurs. L'équilibre entre passé et présent a changé, c'est une cité plus moderne. Il y a moins de maisons Ottomanes du XIXème siècle et de structures de bois non peintes se dégradant sous nos yeux. La plupart des choses pittoresques ont déjà disparu, à cause de la négligence et du manque de soin. Pourquoi? Parce que la force de la modernité est tellement puissante. Mais cette idée de préservation est également puissante. C'est l'un des éternels dilemmes du cœur humain. Nous voulons préserver, mais nous voulons également profiter des richesses de la nouveauté, du développement; on ne peut pas en sortir; nous nous trouverons toujours confrontés à ces problèmes.

Déclarations d'introduction à la table ronde

L' auditorium "Seed" du Musée Sakıp Sabancı

Neil Asher Silberman: Merci à tous d'être ici pour cette "conversation de salon" informelle sur des sujets très difficiles. Je voudrais tout d'abord remercier Jerry Podany et tout l'IIC pour leur travail d'organisation de ce congrès et pour leur importante initiative « Dialogues du XXIème siècle » dont cette table ronde fait partie. Je voudrais aussi remercier Gustavo Araoz, président du Conseil International des Monuments et des Sites (ICOMOS), pour sa suggestion que je représente ICOMOS à cette table ronde. ICOMOS est très proche de l'IIC, non seulement dans son travail, mais aussi dans sa manière d'aborder les problèmes sérieux comme celui dont nous nous occupons ce soir dans ce dialogue.

Comme l'a expliqué Jerry Podany au début, et comme vous le savez sans doute tous, cette table ronde, intitulée "Entre la demeure et l'histoire" voudrait examiner un problème fondamental auquel tous les

professionnels du patrimoine sont de plus en plus confrontés. Mais je voudrais suggérer que nous allons également affronter une contradiction fondamentale, peut être impossible à résoudre. C'est une contradiction entre la conservation et la consommation, entre la préservation et l'usage. C'est le problème posé par la conservation de la valeur historique de villes dans lesquelles des gens sont nés, vivent, et où le changement est inévitable. En fait il s'agit du désir jamais comblé d'avoir "le beurre et l'argent du beurre" appliqué aux lieux vivants. Avant de commencer, j'aimerais donc souligner quelques points importants à propos des concepts mêmes, qui semblent au premier abord simples et clairs mais qui sont en réalité assez complexes. Le premier, c'est la « demeure ». J'ai été impressionné par les observations faites par Orhan Pamuk et je voudrais souligner à quel point elles reflètent les subtilités contenues dans le sujet de cette table ronde. Je voudrais apporter dans cette discussion une citation de Svetlana Boym tirée de son livre « Le futur de la nostalgie », car nous devons nous poser la question, en tant que professionnels du patrimoine: qu'est ce que la demeure? Est ce un lieu ? Est ce une structure sociale ou est ce un désir nostalgique qui s'intensifie à mesure que nous nous en éloignons ? Svetlana Boym[2] écrit que « se sentir chez soi, c'est sentir que les choses sont à leur place et qu'on y est également. C'est un état d'esprit qui ne dépend pas d'un endroit précis. L'objet de notre désir, ce n'est pas vraiment un endroit qu'on nomme sa demeure mais le sens d'une intimité avec le monde environnant ; ce n'est pas le passé en général, mais ce moment imaginaire où nous avions le temps et ne connaissions pas les tentations de la nostalgie ». Cette dimension psychologique rend difficile l'aspect conservation de ce concept de «demeure», particulièrement si ce n'est pas un lieu permanent. Et ceci est de plus en plus commun pour les communautés locales dans notre monde en perpétuel changement, avec ses migrations et ses diasporas. Ceux qui qualifient un lieu (particulièrement un lieu urbain) de « demeure » sont aujourd'hui rarement natifs de ce lieu. Ce sont souvent des nouveaux arrivants, venant de l'étranger, des campagnes, ou d'autres quartiers de cette ville qui évolue rapidement. Pour les professionnels de la conservation, le défi est plus grand que seulement affronter les promoteurs immobiliers ou protéger la communauté locale de changements qu'elle refuse. Il est complètement lié à l'instabilité de la vie moderne. Comme l'a dit David Lowenthal dans son cours pour le Prix Forbes à cette conférence, « nous avons évolué en conservation du patrimoine de la taxidermie à la gériatrie », depuis empailler et mettre sur socle les choses que nous considérons précieuses jusqu'à les traiter comme des personnes âgées, infirmes et délicates. Je voudrais aussi suggérer que nous avons modifié notre attitude envers les habitants de lieux historiques. Nous les voyions simplement comme des obstacles physiques, puis comme des enfants qui ont besoin d'une assistance paternaliste, nous les considérons maintenant comme les victimes économiques et politiques de forces sociales plus larges

qu'ils ne peuvent contrôler. Je voudrais aussi brièvement commenter le concept d' « histoire », en le traduisant ici par « tissu historique » ou patrimoine matériel. Et je vais me référer une nouvelle fois au travail du président de l'ICOMOS Gustavo Araoz, qui a répété maintes fois que nous nous trouvons maintenant à un moment ou l'authenticité ne peut être recherchée seulement dans les structures historiques, mais aussi dans leur signification sociale. Nous devons commencer à regarder les objets du patrimoine, les lieux du patrimoine, et même les quartiers historiques dont nous allons parler, comme ce qu' Araoz appelle des «réservoirs de valeurs » - des contenants matériels pour toutes sortes de valeurs de la mémoire que les gens attribuent au patrimoine. Notre travail en tant que professionnels du patrimoine est de préserver ces réservoirs en ayant clairement conscience que ce sont des réservoirs, des contenants, et non des reliques sans vie. Nous devons nous efforcer de maintenir ces contenants en état de marche, en maximisant le nombre et la qualité des valeurs qui peuvent y être déversées par les habitants et les visiteurs au cours du temps.

Laissez moi maintenant vous présenter chacun des invités.

- **Dr. David Lowenthal** est un auteur réputé, historien and Professeur Emeritus au Département de Géographie, University College, London. Sa voix a été, et sera toujours, l'une des premières des plus fortes et des plus écoutées en matière de conservation, de patrimoine et de leur relation avec chacun d'entre nous. Son livre date de 1986, *Le passé est un pays étranger*[3]**,** est la fondation intellectuelle sur laquelle une génération entière de travail théorique sur le passé, le présent et leur relation au patrimoine a été construite.

- **Dr. Leyla Neyzi** est anthropologue et historienne orale à l'Universite Sabancı. Son travail sur la demeure et l'histoire couvre un large éventail. Elle a collecté les traditions orales sur ces concepts chez les nomades Yoruk des montagnes Taurus, ainsi que chez les habitants du quartier Tesvikiye à Istanbul.

- **Dr. Stephen Bond** est un expert en gestion des sites privés et publics internationalement reconnu. Il a récemment dirigé un atelier de formation pour l'UNESCO dans la cité de Galle au Sri Lanka, inscrite au patrimoine mondial. Son livre "Gestion du patrimoine bâti: le rôle de la signification culturelle", est un classique.

- **Dr. Ayfer Bartu Candan** est un anthropologue à l'université Boğaziçi d'Istanbul. Son travail est innovant et couvre un très large éventail, du site néolithique de Çatalhöyük et la relation entre l'équipe d'archéologues et la communauté locale aux usages contemporains du passé ici dans la ville d'Istanbul. Elle a un intérêt particulier dans les problèmes de délimitation et les séparations entre riches et pauvres, ainsi qu'entre les différentes parties de la société.

- **Dr. Francesco Siravo** est architecte spécialisé en planning urbain et en préservation historique, qui a travaille avec la Fondation Aga Khan du Mali à Samarkand, avec de longs

arrêts au Caire, a Mostar, A Zanzibar, et a Lahore. Son travail de planning urbain concerne particulièrement les villes islamiques.

- **Aslı Kıyak İngin** est une architecte, designer et activiste. Elle ne fait pas qu'étudier les structures historiques mais est également une érudite très impliquée dans l'étude de la façon dont les politiques et les mesures gouvernementales affectent les résidents les plus pauvres dans leur vie quotidienne. Un de ses projets récents a été la Plateforme Sulukele, pour protéger le plus ancien village romain à Istanbul, et de maniere tout aussi importante, pour élaborer des outils pour un développement durable et démocratique dans d'autres sites urbains.

Commençons maintenant notre discussion avec les remarques préliminaires de David Lowenthal.

David Lowenthal: Il n'y a pas très longtemps, le gouvernement français a décidé de régénérer le tissu historique de la vieille ville de Dijon. Les habitants de cette ville ont monté une campagne et envoyé une pétition a Paris, qui disait : « ne préservez pas les pierres…préservez nous ! ». Ils étaient très en colère que le gouvernement puisse considérer que le tissu urbain avait plus d'importance qu'eux mêmes. Et d'une certaine façon ils avaient raison car le gouvernement n'avait pas pensé une seconde à les impliquer. Il est clair, après les remarques d'Orhan Pamuk dans son interview et dans les échanges que les invités ont eu depuis plusieurs mois qu'il est très difficile de concevoir un projet de préservation urbaine qui fonctionne pour les habitants, sans parler de fonctionner matériellement. Certains de mes collègues plus optimistes vous parleront peut être de projets réussis mais pour la plupart nous avons parlé de l'impact de problèmes comme l'assainissement, le développement, l'intervention de l'Etat et la corruption. Et nous avons discuté du déplacement des personnes âgées et des nouveaux arrivés contre leur volonté, et sans beaucoup les écouter politiquement ou socialement. Peut être nous sommes nous posé les mauvaises questions, peut être devons nous admettre que ce problème, même s'il semble insoluble, n'est pourtant pas un paradoxe. Que voulons nous dire lorsque nous parlons de réhabilitation ou d'essayer de sauver une zone ancienne ? Nous entrons au milieu d'un processus historique qui est en route depuis bien avant notre naissance et continuera bien après notre mort. Il nous faut reconnaître que les gens qui vivent dans les zones historiques vivent aussi dans un paradoxe. Ils veulent le beurre et l'argent du beurre. Ils veulent se sentir à l'aise en étant entourés de bâtiments, de rues, de paysages qui existaient avant eux et seront là après eux. Mais ils veulent aussi vivre leur vie à leur manière. C'est un aspect incontournable de l'existence urbaine, une partie de la complexité dynamique du quotidien. L'étonnant est que nous arrivions à survivre et à prospérer en dépit des promoteurs, planificateurs, assainisseurs et de nous-mêmes, gardiens de l'historique.

Leyla Neyzi: Je voudrais aborder notre sujet à travers deux études de cas en Turquie. En tant qu'anthropologue et historienne orale, je m'intéresse dans les deux cas à la manière dont les gens ordinaires s'accommodent du patrimoine dans le contexte de la modernité. Ma première étude de cas est celle des Yoruks, pasteurs nomades de la Turquie du Sud. Dans ma thèse j'ai étudié comment des pasteurs transhumants se mettent à l'agriculture intensive comme la production en serre, puis plus tard à l'industrie du tourisme. Ce faisant ils entrent en conflit avec diverses agences gouvernementales au sujet de la propriété et de l'usage de la terre. Ce phénomène est en réalité très similaire à celui des migrants arrivant dans les villes, car l'état turc possède historiquement la plupart des terrains. Quoiqu'il en soit, les nomades et les migrants n'ont pas toujours été perdants dans leur combat pour acquérir et développer des terrains à la fois en ville et à la campagne. De ce fait, en dépit de leur relatif manque de pouvoir, les migrants, paysans et nomades avaient une autonomie considérable, pour plusieurs raisons complexes. Parmi celles ci se trouve la politique populiste de la part de l'Etat. Le concept de propriété de la terre par l'Etat et la notion de préservation du patrimoine culturel ancien est étranger aux nomades, aux paysans et aux migrants. Ils ont tendance à embrasser inconditionnellement le développement qui accompagne la modernité.

Ma deuxième étude de cas concerne la ville d'Istanbul, qui peut être considérée dans sa totalité comme un lieu historique vivant. Ma recherche concerne en particulier le faubourg de classe moyenne de Tesvikiye. C'était à l'origine un quartier planifié, créé pour l'élite ottomane de la fin du XIXème siècle. Ici, comme dans le cas des nomades, les résidents du quartier ont pleinement embrassé la modernité et détruit tous les vestiges d'architecture ottomane, pour des raisons économiques. Aujourd'hui ce quartier est une vitrine pour Istanbul dans son nouveau rôle de métropole mondiale. Quelle est la signification de l'histoire, de la mémoire et du patrimoine dans un contexte où modernité et développement sont adoptés de manière aussi enthousiaste ? Il faut considérer ici deux faits : d'abord, une large proportion de résidents de la Turquie moderne étaient des immigrants de contrées qui furent ottomanes et n'avaient donc pas d'attachement particulier pour cet endroit. Deuxièmement, il nous faut garder en mémoire l'idéologie Kamaliste qui se concentrait sur le présent et le futur tout en essayant d'effacer les traces du passé pré républicain et de créer une nation neuve et moderne. Quoi qu'il en soit, la dernière décennie a vu naître progressivement un regain d'intérêt pour l'histoire récente, en particulier la mémoire de la famille et de la communauté, qui à son tour suscite un regain d'intérêt pour la mémoire des lieux. Mes recherches d 'histoire orale suggèrent que quatre générations après l'établissement de la république Turque, le projet Kamaliste de modernité a engendré une

préoccupation nouvelle pour le patrimoine, à un moment où beaucoup des vestiges matériels et culturels du passé récent ont déjà été détruits. Ils demeurent uniquement sous forme de souvenirs. La question est de savoir si ce nouvel intérêt pour la mémoire de la part des gens ordinaires, va faciliter la préservation des vestiges matériels et culturels du passé, en dépit des attaques de la politique économique libérale.

Stephen Bond: Mon interprétation du sujet de cette table ronde, c'est qu'il va devenir de plus en plus important et de plus en plus difficile dans le futur. Un peu plus tôt dans ma carrière, j'ai eu la chance qu'on me demande de mettre en place et diriger au Royaume Uni une opération de conservation des palais les plus beaux. Je l'ai fait pendant sept ans. Mais durant les dernières douze années je suis passé à un monde très différent, plus centré sur le patrimoine quotidien vivant, en particulier sur la manière dont ce patrimoine quotidien vivant peut être utilisé comme un moteur pour la régénération de quartiers urbains historiques. Il y a longtemps que j'ai compris que s'occuper de palais, la figure de proue du patrimoine, est bien plus aisé que de s'occuper du patrimoine du quotidien vivant. Pourquoi ? Je crois qu'il y a une pureté, une simplicité d'intérêt dans le cas de la conservation de monuments, des grands palais et des bâtiments de qualité, parce que dans ce cas l'effort se porte sur la sanctité et la prévalence du tissu historique et des matériaux historiques. S'occuper du patrimoine vivant implique beaucoup plus de problèmes, de complexités qui sont issues du fait que l'on s'occupe intimement de la vie et des foyers des gens.

Le patrimoine quotidien vivant est en danger partout dans le monde à cause des forces du marché, des pressions dues au développement et des régénérations mal conçues. Ici des exemples pris au Sri Lanka, en Inde et au Royaume Uni. Photos: Stephen Bond

Ces complexités viennent du fait que les gens ont une attitude plutôt négative envers le patrimoine quotidien. Cette attitude est due en partie à l'industrie du patrimoine car nous avons vendu le patrimoine comme un bijou dans un océan de médiocrité. Et le patrimoine quotidien dans ce genre de vision représente la médiocrité plutôt que le bijou. Et la complexité de ce genre de travail vient des objectifs contradictoires de ceux qui sont impliqués : promoteurs, officiels locaux, autorités du patrimoine, professionnels du patrimoine comme moi même, politiciens et communautés locales. Tous ont des idées très différentes de ce qu'ils veulent accomplir en matière de régénération. Dans le passé notre attitude dans le monde de la conservation et la préservation a également été un problème majeur. Nous avons tenté d'imposer des principes de conservation issus de la Charte de Venise, qui sont adaptés pour des monuments mais n'ont aucune pertinence pour la conservation du patrimoine quotidien vivant. Ce genre d'approche ne marche pas et David Lowenthal avait raison lorsqu'il dit qu'on ne peut guère citer d'exemples réussis. Il a été prouvé maintes fois que penser exclusivement à la conservation du matériel historique ne peut pas sauver et régénérer les quartiers urbains historiques. Vous pouvez mettre autant d'argent que vous le voulez dans la conservation du tissu historique, et dans le passé nous l'avons fait dans le monde entier, mais vous ne pourrez pas créer de régénération réussie et durable parce que vous n'aurez pas résolu les problèmes sociaux, économiques et culturels. Nous devons trouver une approche différente si nous voulons réussir de manière durable. C'est ce mot « durable » qui est crucial pour ce problème. Il faut nous rappeler que si la régénération n'est pas réussie, et par là je veux dire si elle ne dure pas, le patrimoine quotidien sera mis en danger et sera menacé. Je crois que nous devons nous demander ce que nous cherchons à accomplir par la régénération de zones historiques, et peut être de manière encore plus importante, nous devons nous demander ce que les communautés désirent lorsqu'arrive une régénération qui affecte leurs foyers. Je crois qu'elles veulent une économie forte et saine, un environnement sain et sécurisant, un apport satisfaisant de maisons, services, équipements et infrastructures, une culture locale variée, créative et vibrante, une fierté et un respect de la communauté et un sens du lieu. Et en fait, quand on y pense, la conservation du patrimoine quotidien vivant devrait tourner autour de ces trois échelles de valeurs : diversité et résonance de la culture locale ; fierté de la communauté ; et sens du lieu.

Ayfer Bartu Candan: Je suis venu au domaine du patrimoine par l'anthropologie sociale. Pendant quinze années j'ai travaillé et je travaille toujours avec des architectes, des ingénieurs urbains, des activistes, des conservateurs, des archéologues, des municipalités, des experts de la Banque Mondiale et des communautés variées qui vivent dans et autour de sites considérés comme historiques. Et je crois

que dans le domaine des études patrimoniales nous avons toujours débattu de la complexité de ce problème. Beaucoup des exemples donnés jusqu'ici démontrent également que les problèmes de préservation, revitalisation, propriété de l'histoire, usages de l'histoire ont toujours été des problèmes contestés. En tant qu'anthropologues, sociologues, historiens, experts en préservation et décideurs politiques, nous avons réussi à démontrer au cours des années, à travers des études de cas partout dans le monde, la complexité de ces problèmes. Bien des gens qui travaillent sur le terrain, y compris les experts techniques, reconnaissent que ces défis sont une part inhérente d'un plus large contexte social historique, culturel et politique. Mais nous avons toujours besoin de recherche sur le terrain qui va démêler cette complexité. Plutôt que de faire des conjectures nous devons démontrer la nature et les composants de cette complexité. Récemment Dr Layla Neyzi et moi même étions dans un atelier ici à Istanbul intitulé : « Vestiges ». Cet atelier était centré sur les vestiges matériels et culturels et sur les traces du passé ici, en Turquie. Et nous avons entendu des exemples d'histoires superposées, de changements dramatiques et tragiques dans la population de ce paysage et de la matérialité qui entoure cette tragédie. Malgré le fait que je travaille sur ces problèmes depuis de nombreuses années, j'ai réalisé lors de cet atelier qu'il y avait bien des choses que nous ignorions. Nous ignorons par exemple ce que nous avons oublié, ou ce que nous avons choisi d'oublier. Le défi à présent est de traduire cette complexité en mesures politiques concrètes et adaptées au contexte. Et c'est exactement ce que bien des gens qui travaillent dans ce domaine interdisciplinaire ont essayé de faire, particulièrement en proposant des concepts, des termes et des approches, comme ce qu'a fait Stephen, qui rendent justice à cette complexité.

Je voudrais attirer votre attention sur un effet ironique qui est sorti de ces efforts. David Lowenthal parle de paradoxe, je parlerai d'ironie. Je soutiens que bien des concepts que nous avons proposés au cours des années ont été récupérés et raréfiés durant leur mise en œuvre. Je vais le démontrer avec plusieurs exemples de ma recherche, dans un contexte différent. Les termes et concepts auxquels je fais référence sont ceux de *multiculturalisme, durabilité, transparence, responsabilité, efficacité, renforcement*, et spécialement *participation*. On peut se demander ce qui n'irait pas avec ces concepts, termes et approches. N'est ce pas ce dont nous faisons la promotion auprès des politiques et ce que nous enseignons dans nos cours ? Ce qui ne va pas, c'est que ces concepts ont été récupérés et utilisés par divers acteurs. Ils sont devenus ce que Bourdieu et Wacquant ont appelé « le langage libéral ». Je trouve cela ironique et je suggère qu'à cause de cela nous devons être très prudents en utilisant ces termes. Nous devons trouver les moyens de développer un autre langage, un autre vocabulaire pour traiter des problèmes pressants dans le domaine du patrimoine. Je peux donner des exemples à

Istanbul, bien qu'Istanbul ne soit pas unique en ce sens, où les municipalités ont commencé à utiliser ce nouveau « langage libéral » pour leur propre intérêt. Lorsque nous voyons des transformations néo libérales dans différentes parties du monde nous voyons un procédé tout à fait similaire. Les municipalités qui portent la responsabilité de destructions outrageantes du tissu urbain, y compris de quartiers entiers, de zones historiques et autres, utilisent cette terminologie. Elles le font au nom de l'histoire, au nom de la culture, au nom de la préservation. Et elles utilisent aussi les termes de *participation, responsabilité, efficacité et renforcement*. Ces termes font maintenant partie des plans de gestion des sites archéologiques.

On retrouve souvent dans ces documents la mention de *la participation de tous les actionnaires*. La Banque Mondiale utilise cette terminologie, de même que les projets financés par l'Union Européenne et autres agences internationales. Je vais vous donner des exemples illustrant particulièrement l'utilisation des concepts *participation* et *inclusion*. Beaucoup des destructions dont nous sommes témoins, particulièrement à Istanbul, sont dues à ce que nous appelons projets de transformation urbaine, qui sont conduits en utilisant ce langage, ce nouveau langage libéral. On ne compte plus les études menées par les municipalités au nom de l'inclusion sociale et de la participation. J'ai travaillé sur un projet financé par l'Union Européenne, *Projet d'atténuation de la pauvreté et d'inclusion sociale*, qui concerne les squatters. En fait, tout le reste de ce qui se passe sur ce site concerne l'exclusion sociale et la pauvreté. Pratiquer simultanément l'inclusion symbolique et l'exclusion matérielle est maintenant une forme de gouvernement libéral. Je crois que si nous voulons avancer dans le domaine du patrimoine, particulièrement en termes de mesures politiques, nous avons besoin non seulement de recherche sur le terrain pour illustrer cette complexité, de recherche interdisciplinaire, mais aussi, et c'est peut être plus important, nous avons besoin d'un nouveau langage critique pour mettre au premier plan l'évolution des inquiétudes qui sont reflétées par ces nouveaux termes.

Francesco Siravo: Tout d'abord je voudrais considérer le concept de demeure ou foyer. Comme le dit l'invitation de cette table ronde, le foyer, c'est à la fois un lieu et un état d'esprit, avec une identité, qui donne un sens de la communauté et qui s'incarne dans la continuité des traditions et des valeurs.

Appelleriez vous ceci votre demeure ? Il se trouve que c'est une des banlieues de Paris mais ce pourrait être n' importe où dans le monde. De fait, il y a a peine cinq ans, les jeunes habitants de ces banlieues les auraient brûlées complètement si la police n'était pas intervenue. Mais retournons à l'un de nos modèles urbains familier et testé par le temps. Nous sommes tous d'accord pour trouver à ces lieux un caractère particulier, et admettre qu'ils sont de plus en plus difficiles à trouver. Ils sont également fragiles et facilement compromis. Bien entendu, nul d'entre nous ne pense que ces lieux doivent être figés dans le temps. Un peu de changement est inévitable, mais la vraie question est : quelle quantité de changement est-elle acceptable avant que ces lieux ne deviennent un autre lieu ? On peut certes s'accommoder du changement, mais seulement jusqu'à un certain point. Lorsque le développement est laissé libre, ces lieux deviennent de tragiques répliques de ces banlieues lugubres. Nous l'avons vu se passer trop souvent. On pourrait dire : les lieux n'ont pas vraiment d'importance. Ce sont les gens qui sont importants. Tant que l'on s'occupe de leurs valeurs intangibles et de leurs traditions, tout ira bien. Pourquoi s'embêter avec la préservation ? Ce raisonnement est il sensé ? Je pense que non. Les valeurs intangibles n'existent pas dans le vide. Elles s'incarnent dans des bâtiments et des espaces urbains. Que serait le Palio sans la place centrale de Sienne ? Et cela m'amène à la question suivante : croyons nous vraiment qu'il y a conflit entre ceux qui appellent un lieu leur demeure et ceux qui veulent préserver ce lieu ? Ma réponse, ici aussi, est non. Les communautés, même celles formées par des immigrants récents, sont naturellement conservatrices. Elles sont attachées à leurs lieux. Oui, elles veulent les améliorer, mais NON, elles ne veulent pas voir leurs quartiers imploser. J'ai vu ceci maintes et maintes fois. Je l'ai vu à Zanzibar où les gens se sont installés dans la Ville de Pierre après la révolution, il y a seulement deux ou trois générations.

Une scène de rues à Darb al-Ahmar, dans la partie islamique du Caire. Photo: Francesco Siravo

Et j'ai vu des lieux comme Darb al-Ahmar, dans le Caire islamique, être le foyer de nouveaux immigrants venus des campagnes. Lorsque nous les avons questionnés à propos des qualités de leur quartier, ils semblaient sortir d'une page d'un livre scolaire sur l'urbanisme nouveau : pas de voitures, proximité des mosquées et des salons de thé, sécurité pour leurs enfants, emplois de proximité et logements abordables. Ils voient la nécessité d'améliorer les commodités et services et d'améliorer leurs maisons, mais il est hors de question pour eux de quitter leurs maisons ou de démolir le quartier. Leur but n'est pas différent de celui des ingénieurs en préservation, pourvu que chacun des groupes s'implique de façon honnête et directe. Et c'est encore mieux si la communauté elle même prend en charge les efforts de préservation. Alors où est le problème ?

Les problèmes surviennent lorsque nous essayons d'appliquer des modèles économiques inadaptés à ces lieux, lorsque nous amenons des systèmes étrangers ou des visions idéologiques trompeuses. Le XXème siècle est rempli d'exemples : de Mussolini détruisant de larges portions de Rome au nom de la propagande idéologique, ou les grandiloquents ingénieurs de la circulation du milieu du XXème siècle en Amérique, aux programmes massifs d'assainissement des années 60 et 70. Et nous devons y ajouter les mégaprojets de notre nouveau siècle, ainsi que la destruction et le nettoyage ethnique qui ont lieu actuellement dans des villes historiques comme Kashgar. Ces images documentent des évènements cataclysmiques avec des conséquences à long terme, toutes initiées ou facilitées par des initiatives gouvernementales. Ce ne sont pas des opérations de petite envergure où les habitants tentent d'améliorer ou de changer progressivement leurs propriétés. Mais parlons des remèdes. Que peut on faire ? J'aimerais vous présenter un agenda avec quatre points :

- Le gouvernement doit réaliser la valeur de ces lieux
- Il faut des mesures pour une gestion contrôlée du changement
- Il faut engager des consultations avec ceux qui sont affectés le plus directement
- Nous devons utiliser des méthodes de planning sensées et compatibles

Je voudrais conclure sur une note d'espoir, en disant que c'est possible. Un engagement sérieux et à long terme produit des résultats, comme nous l'avons constaté au Caire dans le quartier Darb al-Ahmar.

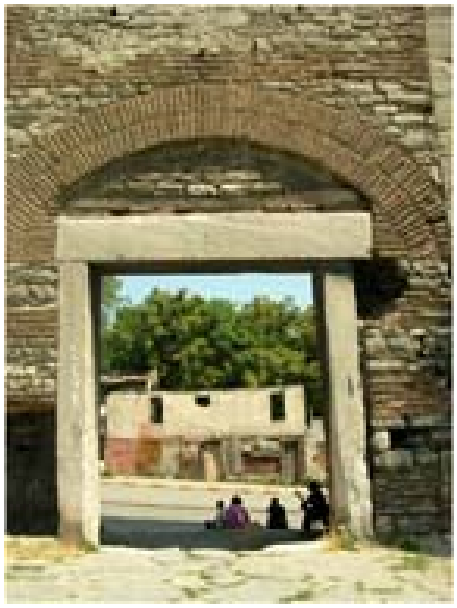
Les résultats d'un programme intégré de réhabilitation urbaine. Darb al-Ahmar, Cairo (2000-2009). Photo: Francesco Siravo

Nous avons travaillé avec la communauté pendant dix ans; nous avons mis en place des mesures de planning appropriées et réalistes. Malheureusement je ne peux pas affirmer que nous avons obtenu le soutien total des autorités. Et c'est là, dans la perception publique des responsabilités, que réside le défi le plus important pour le futur.

Aslı Kıyak İngin: depuis cinq ans il existe une loi (#5366) à Istanbul qui concerne les quartiers historiques vivants. Je voudrais parler de son impact négatif à la fois sur les habitants des cités et sur les caractéristiques spatiales des quartiers, en particulier à Sulukule. Sulukule est à présent un chantier de construction. La construction avance rapidement, sans aucun des travaux archéologiques qui devraient avoir lieu, à cause de la volonté préalable du conseil de rénovation.

Sulukule aujourd'hui, un chantier de construction. Photo: Najila Osseiran

Je voudrais parler des biens tangibles et intangibles et du patrimoine de Sulukule, et de quels genres de mécanismes sont employés pour leur régénération, et de la résistance menée contre ce programme. Sulukule est juste à côté du mur de Theodose, un monument historique inscrit à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.


Le mur historique et le quartier de Sulukule. Photo: Sulukule Platform Archive

Bien que Sulukule soit dépeinte par les autorités locales comme un quartier décrépit et un village informel, ce quartier a réussi à maintenir ses caractéristiques physiques, sociales et culturelles jusqu'au processus de renouvellement. Il faut noter qu'il est constitué de maisons avec des titres de propriété qui remontent jusqu'à l'ère ottomane.

Un titre de propriété ottoman. Photo: Sulukule Platform Archive

Comme on le voit dans les cartes du XIXème et du XXème siècles, on trouve dans ce quartier la même structure de rue depuis les années 1800. On trouve des fontaines, un bain historique, des mosquées, une église, et des maisons de bois et de brique inscrites au patrimoine qui sont préservées. La caractéristique principale de cet endroit, la maison à cour intérieure, est une partie intégrante de ce que les habitants décrivent comme un foyer de la vie de quartier. Il n'est pas rare que deux ou trois familles vivent autour d'un jardin ouvert, une cour commune, dans lequel on peut entrer de la rue. Sulukule est à l'origine une implantation tzigane et un quartier pauvre. Le quartier est le « foyer » de la communauté qui l'habite. Ses rues étroites sont utilisées pour le transport mais aussi pour la vie sociale. Le quartier possède un fort réseau de solidarité.

Les maisons à cour de Sulukule. Photo: Sulukule Platform Archive

Vie de la rue à Sulukule. Photo: Sulukule Platform Archive, et Aslı Kıyak İngin

Sulukule était un ancien centre de divertissements et un lieu important pour les représentations de musique et danse tziganes. La structure pour les divertissements est intéressante. Il y a des maisons de quelques pièces seulement où les invités venaient écouter la musique et la danse tziganes. Dans les années 1990 une campagne négative contre ces lieux a été orchestrée par les medias et la police les a

tous démolis. Depuis lors, le quartier s'est détérioré, physiquement et socialement. En application de la loi mentionnée plus haut, on s'efforce de démolir entièrement ce secteur et de le reconstruire. En utilisant cette loi, l'autorité locale est en train de changer complètement la structure du quartier pour créer « un nouveau quartier Ottoman ». Le caractère des maisons est changé drastiquement. Très peu de structures inscrites au patrimoine sont préservées et un nouvel hôtel et centre d'affaires sont prévus. L'UNESCO a porté l'attention sur ce problème dans son rapport de 2008, soulignant que les maisons tziganes de plain pied à cour intérieure doivent être remplacées par des bâtiments plus hauts, y compris un nouvel hôtel avec parking souterrain qui va radicalement altérer le tissu urbain local. La structure des terrains et des propriétés a complètement changé le quartier. Selon le nouveau système, les propriétaires n'ont pas le droit de restaurer leurs propres maisons, ils peuvent être expropriés pour une faible compensation, et sont endettés pour 15 ans pour leurs nouveaux complexes d'habitation. Ceux qui n'acceptent pas ces conditions sont forcés de prendre leur compensation d'expropriation d'ici 5 ans et de quitter le quartier. Les locataires, qui font partie de la configuration sociale et culturelle du quartier, ne peuvent pas rester, ils sont relogés dans un complexe d'habitation assez éloigné, pendant que Sulukule est vendu par les promoteurs et les agents immobiliers. Il y a eu beaucoup de démolition dans le quartier depuis 2007.

La destruction de Sulukule Photo: Aslı Kıyak İngin Photo: Najila Osseiran

La municipalité, ainsi que les professeurs d'université, qui y travaillent aussi comme consultants, qualifient ce projet comme l'un des meilleurs projets sociaux du monde et soulignent son approche romantique et humanitaire. Mais la communauté locale, des universitaires, des étudiants, des professionnels urbains, des artistes, des ONG, et des bénévoles d'horizons variés ont fondé une initiative, la plate forme Sulukule, pour résister à ce projet. La plate forme Sulukule est soutenue par des organisations variées, locales et internationales, comme l'UNESCO, le Comité du Patrimoine Mondial, la commission AGFE de la section Habitat des Nations Unies, le parti Vert, et la Chambre des

Architectes. Elle recherche une approche positive à travers le dialogue. L'organisation des « 40 jours 40 nuits de Sulukule » a permis la diffusion du problème et a généré des discussions dans un contexte plus large.

Le festival « 40 jours et 40 nuits de Sulukule », une résistance positive. Photo: Aslı Kıyak İngin

Tout en rendant service aux habitants du quartier, la plate forme Sulukule a permis de se pencher plus sérieusement sur les caractéristiques et les besoins de cette communauté, opérant selon une approche plus participative et plus durable. Pour ce faire elle a remis en question le projet et organisé des rencontres avec la municipalité et le conseil d'administration en charge de la rénovation. Elle s'est assurée que des alternatives étaient également développées en faisant appel à des académiciens et à des professionnels. La municipalité a ignoré ces efforts et continué son propre programme. Puisque des accords ne pouvaient être trouvés à l'échelle globale, on a recherché des solutions à un niveau particulier.

La restauration simple avec KUDEB, la Plate forme Sulukule et le propriétaire de la maison.
Photo: Aslı Kıyak İngin Photo: Najila Osseiran

Les propriétaires du quartier ont été soutenus pour la restauration de leurs maisons, de manière à ce qu'ils n'aient pas à les abandonner ; le département de l'application et la supervision de la conservation (KUDEB), en liaison avec la municipalité d'Istanbul, a permis et aidé la restauration de sept maisons. Trois maisons sont actuellement en cours de restauration. Ces maisons sont les seules qui ont survécu intactes dans cette zone maintenant convertie en terrain vague. Le succès de la restauration de ces sept maisons montre que les familles qu'on a forcées à quitter le quartier auraient pu rester et poursuivre leurs vies à Sulukule avec des soutiens très simples.

(la video accompagnant les remarques préliminaires de Aslı Kıyak İngin's peut être vue à l'adresse suivante: http://www.youtube.com/watch?v=GJcHbNXG6aU&feature=related"

Discussion

Neil Silberman: Ah, comme c'était facile lorsque la Charte de Venise était le seul document de référence pour les conservateurs du patrimoine. Mais les choses ont changé. Comme l'a dit David Lowenthal, citant les habitants de Dijon, le sentiment public est maintenant souvent: « PRESERVEZ NOUS ! Oubliez les vieilles pierres ». En ces temps d'urbanisation effrénée, de dislocation et de bouleversement économique, il semble qu'il y ait tant de besoins sociaux pressants qui doivent être traités avant de regarder vers le passé ou vers le futur. Trop souvent, le patrimoine « officiel » évite la confrontation avec les incertitudes de la vie contemporaine, préférant mettre l'accent sur la fausse sécurité d'un passé imaginaire, incarné par des monuments et des structures choisies. Pourtant, est il possible de changer le propos d'un patrimoine centré sur les bâtiments et les monuments pour inclure plus de sensibilité aux contextes sociaux, quand la législation est avant tout faite pour protéger les vestiges matériels et non la mémoire ? Comment pouvons nous commencer à modifier les lois traitant de préservation pour mettre plus en valeur le besoin qu'ont les gens de se sentir chez eux ?

Stephen Bond: Je crois que vous avez mis le doigt sur l'un des problèmes les plus complexes auxquels nous ayons à faire face. Sans aucun doute, dans le monde entier la législation est centrée sur la protection des structures et non des valeurs. Et nous devons faire ce grand changement, d'un monde basé sur la structure à un autre basé sur les valeurs. Dans mon dernier livre « Gestion du patrimoine bâti » je soutiens que dans une démocratie bienveillante, la législation doit suivre le changement social, et non pas l'initier. Je pense personnellement que ce serait un monde dangereux à vivre. Le problème est le décalage important existant actuellement, mais nous devons procéder au goutte à goutte. Du côté positif, si on regarde 15 ans en arrière, il n'y avait pas beaucoup de gens en conservation pour parler de

valeurs et de signification de la manière dont on en parle aujourd'hui. Il y en avait, mais peu. Il semble maintenant qu'on peut aller dans n'importe quel pays, entrer en relation avec les gens, et s'apercevoir qu'ils utilisent ce genre de langage. Je crois qu'un changement social est en train de s'opérer, et nous allons devoir nous occuper du décalage entre le changement social et la législation.

Ayfer Bartu Candan: Stephen a parlé de protéger à la fois la structure et les valeurs, mais les experts en sciences sociales et les anthropologues diraient : « quelles valeurs et à qui appartiennent elles ? ». Dans le monde du patrimoine, lorsque nous parlons d'une communauté locale nous savons que ce n'est pas un groupe homogène. « A qui appartiennent les valeurs que nous prenons en considération ? » est une question essentielle. Dans une communauté locale il existe souvent des besoins et des intérêts contradictoires. Cela devient un point essentiel dans les discussions sur la préservation et la revitalisation.

Francesco Siravo: Si on regarde la législation de manière globale, la protection des structures historiques urbaines est absente dans bien des pays. En Egypte, à Zanzibar et dans bien des pays en développement, on trouve des lois qui s'appliquent aux antiquités - ce sont les monuments - mais pas aux zones historiques. Il y a aujourd'hui un réel besoin de faire évoluer la législation, peut être pas dans le sens de la Charte de Venise, mais dans un sens qui reconnaitrait la valeur de ces zones et les placerait sous une forme de protection. Nous devons aussi reconnaître que même dans les cas où ces lois existent, elles sont souvent ignorées ou peu appliquées. Ceci montre que la prise de conscience et l'engagement des gouvernements dans la préservation des zones historiques sont encore très limités. Permettez moi d'ajouter que je pense que nous devons être très prudents lorsque nous parlons de façon abstraite de préserver des valeurs, sans référence précise à un bâtiment ni compréhension de la quantité de changement que ce bâtiment peut tolérer. Nous sommes en présence de bâtiments qui ont été construits dans des circonstances très différentes, souvent dans le cadre de sociétés préindustrielles et en utilisant des matériaux et techniques différents de ceux d'aujourd'hui. Ces bâtiments peuvent s'accommoder d'une proportion de changement assez importante, mais seulement dans le cadre de leur logique propre et d'une façon qui reconnaît et respecte leur intégrité matérielle et structurelle.

David Lowenthal: Le problème est la différence de rythme entre le souci de la communauté et le souci pour les structures. La structure Ottomane, comme on l'a dit, remonte très loin en termes de mémoire. Les soucis des communautés sont en général beaucoup plus proches du présent. Il faut rapprocher ces deux types de préoccupation. D'ailleurs, les communautés se préoccupent également

des structures. Souvent elles désirent une structure qu'elles peuvent ressentir comme historiquement la leur, qu'elles l'aient apportée d'ailleurs, fabriquée sur place ou qu'elles aient vécu à l'intérieur et transformé ce qui a été créé par d'autres. Mais il y a une différence cruciale entre la mémoire de la communauté et la mémoire des structures, en termes de leur distance respective par rapport à notre quotidien présent. Et il faut trouver un moyen de réduire cette distance.

Leyla Neyzi: je voudrais souligner le contraste entre législation et pratique. Comme l'a dit Francesco Siravo, il peut exister une législation très rigoureuse, comme c'est le cas ici en Turquie, mais si elle n'est pas appliquée, à quoi sert elle ? Il n'est pas suffisant d'avoir une législation souple qui prend les gens en considération, il faut aussi considérer la manière dont elle est appliquée.

Aslı Kıyak İngin: La loi #5366 nous a portés au bord d'une nouvelle polémique. Avec cette loi, les zones historiques et leurs habitants sont en grand danger. Dans les zones décrites comme décrépites et insalubres, les propriétés titrées sont expropriées et rapidement ouvertes à de nouvelles configurations et usages. La loi de rénovation a pour résultat la destruction du tissu historique et des vies des gens qui habitent ces sites. Ces lois ne considèrent pas la valeur des personnes mais la valeur de l'espace historique. Comment pouvons nous nous y opposer ? On peut réécrire des lois, mais c'est difficile de combattre sur ce terrain car les combats légaux prennent des années et pendant ce temps les personnes et les sites sont perdus. Cette loi aurait du être annulée immédiatement. Mais c'est une prérogative qui n'appartient qu'au Parlement et rien n'a été fait jusqu'à présent. Nous devons absolument convaincre les autorités locales de ces valeurs dont nous avons parlé.

Neil Silberman: ces remarques amènent la prochaine question. Stephen Bond nous a dit que la législation vient souvent à la suite du changement social, mais une chose est sûre, c'est que les élections précèdent la législation. La question peut sembler très simple : comment pouvons nous mettre la préservation basée sur la communauté à l'ordre du jour politique et social? Comment pouvons nous démontrer de manière concrète qu'il est préférable de travailler avec les communautés que d'imposer des décisions venues d'en haut comme c'est l'habitude dans la préservation du patrimoine ? Que le bénéfice est plus grand pour la société en général que le profit généré par la démolition en masse et le redéveloppement des sites ? Qu'est ce qui est bien dans l'engagement avec les communautés ? Qu'est ce que cela produit pour la société que les législations traditionnelles ou non existantes n'apportent pas ? Je crois que nous devons réaliser que les autorités ont des raisons très puissantes pour utiliser les lois comme elles le font, et que dans leur esprit il y a des avantages à l'approche qu'elles choisissent. Je

ne parle pas d'avantages privés, je fais référence au développement économique. Que les avantages supposés soient réels ou non, ils servent certainement d'arguments pour justifier de faire les choses d'une certaine manière. L'efficacité, comme l'a souligné Ayfer Bartu Candan , est l'un de ces arguments. Mais il y a aussi le profit. Alors je pose la question : « Y a-t-il des raisons suffisamment fortes pour suggérer aux autorités qu'il est préférable que toute la ville se sente chez soi ? ».

Francesco Siravo: Mon sentiment est que beaucoup de ces interventions gouvernementales viennent d'en haut et ne produisent que des résultats artificiels et à court terme. Elles prennent rarement en compte l'existence de traditions locales, ou s'efforcent de comprendre comment les cités ont été construites et développées dans le passé. En général, ces interventions imposent des transformations massives dans le tissu physique et social des cités historiques. Ces interventions nouvelles n'ont aucun rapport avec la matière dense des zones historiques et elles ignorent la façon dont ces structures urbaines stratifiées et complexes opéraient dans le passé. De plus, le gouvernement ne prend souvent pas en compte les désirs des habitants. Si l'on parle à n'importe quel habitant de ces quartiers déshérités, ils vont donner leurs priorités de la manière suivante : du travail, des rénovations de maisons, la santé, l'éducation de leurs enfants et un environnement sain et sûr. Si nous tentons de traiter au moins une partie de ces problèmes à travers la préservation, je crois que nous avons des cartes gagnantes. Les personnes qui s'occupent de préservation devraient parler aux gens de leurs problèmes et de leurs priorités, et chercher des moyens de traiter ces problèmes à travers la réhabilitation des structures existantes et un usage plus sensé des biens urbains et des opportunités existants. L'expérience montre qu'il est souvent meilleur marché et socialement préférable de maintenir la structure urbaine existante et avec elle les ressources économiques et les précieux souvenirs des communautés urbaines actuelles.

Leyla Neyzi: Nous devons aussi réaliser qu'une communauté n'est pas homogène. Des parties de cette communauté profitent du genre de développements que nous critiquons ici, elles sont donc complices de ces procédés. Mais même lorsqu'une partie de la communauté accepte ces changements pour des raisons économiques, nous voyons qu'avec les générations, les gens commencent à réaliser le prix effectif. Bien qu'il y ait des avantages économiques, la valeur de la mémoire du lieu, comme l'a souligné Orhan Pamuk, est une chose très importante. Lorsque les gens réalisent qu'ils ont définitivement perdu les lieux de leur enfance, même s'ils ont maintenant obtenu un statut de classe moyenne, ils ressentent un deuil profond. C'est pourquoi il existe une réelle demande pour la préservation.

Stephen Bond: Je crois que nous sommes aux débuts des projets de régénération guidés par le patrimoine qui impliquent les communautés, et notre problème est que le gain est à long terme. Si c'était un gain à court terme ce serait comme cela a toujours été, on rendrait les endroits jolis pour les voir se détériorer de nouveau ensuite. J'ai souligne dans ma présentation la nécessité pour les choses d'être durables. Et la durabilité prend longtemps à accomplir. Les politiciens ne sont pas enclins à ce type de concept, à l'échelle de temps requise, car ils veulent des victoires faciles et rapides. C'est ce procédé magique, ce procédé de modification de l'image publique, que nous devons apprendre. Il nous faut apprendre comment donner des victoires faciles et rapides aux politiciens tout en gardant l'œil fixé sur le long terme.

Neil Silberman: je suis d'accord. Les politiciens travaillent rapidement. Mais comme nous l'a montré Aslı Kıyak Ingın, les bulldozers aussi travaillent rapidement. Et nous devons garder à l'esprit que pendant que les débats font rage pendant des années, les maisons et le standing des personnes qui vivent dans ces lieux peuvent disparaître rapidement. Se battre en justice peut devenir contestable une fois que les quartiers historiques ont disparu.

Ayfer Bartu Candan: Il faut se demander qui sont les bénéficiaires de ces projets de régénération. A Istanbul et dans d'autres villes ces projets ont clairement pour but de pousser les pauvres hors de la ville, et c'est pourquoi bien des autorités locales ne se soucient pas d'impliquer les communautés. Je donnerai juste un exemple. L'architecte Zaha Hadit a été invitée à Istanbul et elle a produit un projet futuriste pour une zone entière sur le cote Asiatique, abritant des centaines et des milliers de gens. C'est actuellement un quartier qui va plutôt de populaire à classe moyenne, mais son projet ne répondait pas aux besoins de cette population. Quand un journaliste lui a demandé si elle avait parlé avec des habitants du quartier, elle a répondu : « bien sûr que non ». Le journaliste, un peu décontenancé, a demandé pourquoi. Elle a répondu qu'elle ne croyait pas que parler avec les habitants lui aurait fait dessiner un meilleur projet. Elle a dit : « croyez vous que j'aurais fait un meilleur projet si j'avais parlé aux propriétaires de restaurants kebap du quartier ? Non ». C'est peut être sa conception de l'architecture. La vraie question, c 'est pourquoi la municipalité a pris ce projet. C'est évidemment un moyen de repousser les populations urbaines pauvres, car ce quartier et ce projet sont conçus à l'intention des gens plus aisés.

Aslı Kıyak İngin: l'exemple que Ayfer Bartu Candan nous a donné dans la région de Kartal n'était pas de toute façon un projet très facile à mettre en pratique. C'était futuriste, conçu comme un symbole, une

promesse, ce qui pourrait être possible. Même si ce genre de projet n'est pas réalisé, l'impact des célébrités et de leurs actions est suffisant pour mettre ce quartier sur le marché et pour accroître sa valeur. Le but était d'encourager et soutenir les projets plus petits. Il y a plusieurs projets nouveaux, certains d'entre eux basés sur la vie actuelle de la cité, et qui promettent une vie plus confortable et plus luxueuse à Istanbul. On devrait poser aux architectes et aux universitaires qui sont consultants sur ces projets les mêmes questions que celles qu'on pose aux autorités locales. Au lieu du renouvellement, la réhabilitation in situ doit être la priorité dans ces lieux. Cela est en réalité plus humaniste, moins cher, plus rapide et plus durable. Qui peut garantir la viabilité de ces grands projets nouveaux? Comme le souligne Francesco Siravo, il faut améliorer les conditions économiques et sociales de ces quartiers. Sinon, comme c'est arrivé à Sulukule, les rénovations peuvent causer l'effacement historique d'un quartier. Comme les solutions choisies par les autorités locales ne sont pas exécutées « sur place » mais en « déplaçant » les gens, cela cause des problèmes encore plus grands. Les familles et les communautés dispersées n'arrivent pas à s'adapter à leurs nouveaux lieux de vie.

Membre de l'assistance: Un défi a été lance au début par David Lowenthal pour trouver des projets réussis de régénération urbaine. Je suggère que les projets réussis sont ceux qui sont venus de la communauté et non pas de l'extérieur. C'est quelque chose qui se passe partout en Ecosse et dans tout le Royaume Uni. Les communautés se regroupent et achètent des propriétés qu'elles souhaitent préserver et elles ont leur vision de la manière dont elles souhaitent les préserver. J'ai l'impression que nous pouvons bénéficier des consultations avec les communautés en nous demandant quelles sont celles qui désirent notre aide et notre implication dans leurs projets de rénovation des aspects physiques et culturels d'un lieu.

Neil Silberman: c'est une question qui se pose à toutes les personnes dans le monde dont les travaux impliquent un engagement avec les communautés. Ce n'est pas une question de « soit ceci, soit cela », ni de «venant d'en bas » ou « venant d'en haut », car les communautés elles aussi peuvent vraiment avoir des idées horribles qui reflètent certaines des pires sortes de marchandisation, que ce soit transformer leur endroit en parc d'attractions ou simplement le vendre pour un profit financier. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un nouveau genre de contrat social, et d'un nouveau titre dans le domaine des professionnels du patrimoine. Ce serait un rôle de médiation et de présentation aux communautés de l'éventail des options disponibles qui peuvent aussi être à l'avantage des gouvernements, sans donner trop de poids à l'un des aspects par rapport aux autres.

Stephen Bond: je suis d'accord avec le membre de l'assistance qu'il existe un certain nombre de projets de petite taille développés par la communauté et qui je l'espère vont perdurer. Il y a un contraste fascinant au Royaume Uni entre certains de ces projets privés les plus réussis et un projet gouvernemental intitulé le Plan de Recherche de la Voie. Cette initiative a été appliquée aux villes victoriennes de moulins du Nord de l'Angleterre, causant une démolition à grande échelle des maisons à véranda du XIXème siècle. Ceci a suscité de nombreuses critiques, non seulement des communautés directement impliquées mais d'autres également. Il y a un contraste intéressant entre une grande idée politique et des plans locaux développés par la communauté. C'est un autre manque qu'il faut combler, étudier la possibilité de plans de régénération de larges zones qui appliquent les principes de la préservation du patrimoine.

Membre de l'assistance: il existe une proposition de conservation très raisonnable de Europa Nostra qui verrait la sélection de certaines zones pilotes dans Istanbul qui seraient préservées avec un soutien international. Par exemple a Sulukule il y a un célèbre cinéma ancien qui serait préservé. On ne peut pas tout préserver dans toute la municipalité. Je crois que nous devons poursuivre ces projets pilotes et les utiliser pour la création d'une culture de la conservation et la préservation. J'ai aussi relevé que l'un des invités a dit que ces projets étaient un moyen de repousser les pauvres. A Istanbul il y a aussi le phénomène de la vieille génération aisée qui est repoussée au profit des nouveaux riches, qui arrivent avec des fortunes issues des spéculations immobilières. Ces personnes sont souvent moins bien informées en matière de patrimoine, moins intéressées par ce sujet. Mais ce sont celles qui ont l'argent.

Neil Silberman: je crois que nous devons prendre exemple sur le mouvement écologique, qui a évolué de l'étude de spécimens individuels à celle de systèmes complexes. Nous aussi nous devons passer de notre équivalent des typologies botaniques à une écologie du patrimoine. C'est pourquoi je ne suis pas certain que la préservation de certains types sélectionnés pour leur valeur historique – comme le suggère un membre de l'assistance - constitue réellement la réponse à notre problème. Comme l'a dit David Lowenthal il y a quelques années, chaque fois que quelque chose est déclaré « historique », cela devient quelque chose de nouveau. Cela devient un genre de marchandise, soit en terme de marketing comme attraction touristique, soit parce que sa valeur immobilière est modifiée. Le problème que nous essayons de traiter est comment passer de sentiments humanistes à une action politique dans une époque qui transforme tout en marchandise. Ironiquement, peut être y arriverons nous en démontrant de façon convaincante que la préservation du sens du foyer pour une communauté vivant dans un environnement historique a une valeur mesurable, quantifiable.

Je voudrais juste remettre l'accent sur l'ironique réalité qui a été relevée au début de cette table ronde. C'est une chose que Francesco Siravo a également mentionnée dans la longue correspondance électronique entre les invités dans les mois qui ont précédé la discussion de ce soir. C'est le fait que dans notre époque d'homogénéisation toujours plus grande, de « non lieux » toujours plus étendus, de lieux qu'on ne peut pas distinguer les uns des autres, ironiquement le désir de mémoire est de plus en plus fort. C'est comme un besoin biologique ou physiologique. Stephen Bond a souligne la puissance de ce phénomène. Si nous comparons les discussions actuelles avec celles d'il y a dix ans, les slogans « durabilité, engagement, procédé participatif, renforcement, etc. » sont partout. Mais nous devons trouver les moyens d'en faire autre chose que des slogans. Faute de quoi nous ne proposons pas d'alternative suffisamment concrète pour les offices municipaux et gouvernementaux face aux larges projets de nouveaux développements urbains promettant de grands profits économiques et sociaux. Même si ces promesses de profits sont imaginaires, nous devons proposer des alternatives dans un langage que les politiciens comprennent. Nous devons donner des réponses pratiques à la question «que fait on maintenant ? », et c'est cette question que je voudrais poser à David Lowenthal pour clore cette discussion.

David Lowenthal: Neil a parlé de changements comme l'homogénéisation grandissante, la similarité grandissante des lieux. Mais ceci est seulement une partie de l'incroyable changement qui est en train de s'opérer. L' « éléphant dans la chambre» c'est l'expansion. Regardez Istanbul. Il y a cinquante ans, sa population était de moins de deux millions de personnes, maintenant elle atteint douze millions. Ce n'est pas la même ville pour la plupart des gens, et la plupart des gens sont de nouveaux arrivants. La plupart des habitants des grandes villes du monde aujourd'hui sont de nouveaux arrivants. Comment se sentent ils chez eux ? Comment le tissu urbain historique fonctionne-t-il pour eux ? Je me souviens d'avoir visité la Pologne dans les années 1970 après que la ville de Wroclaw (auparavant Breslau) ait restauré son quartier médiéval (en fait une reconstruction du XIXème siècle d'un quartier médiéval), qui avait été détruit, comme bien des choses dans les cités polonaises, durant la deuxième guerre mondiale. A Varsovie, tout avait été reconstruit immédiatement pour que les habitants aient le sentiment de continuité dans l'environnement historique familier ou ils vivaient. En revanche, à Wroclaw en 1970, la plupart des habitants étaient de nouveaux immigrants venus de la Pologne de l'Est, qui avaient remplacé les Allemands de Silésie exilés en Allemagne. J'ai donc demandé aux planificateurs : « pourquoi restaurez vous les structures historiques pour ces nouveaux immigrants ? Elles ne font pas partie de leur mémoire ». Ils ont répondu : « c'est vrai, mais leurs enfants et leurs petits enfants y

penseront comme à *leur* mémoire historique » et ils avaient raison. C'était un moyen d'avancer. Il faut accepter que la communauté ne soit pas une chose unique et monolithique. C'est un mélange de vieux et de jeune, tout comme les bâtiments sont des mélanges d'ancien et de nouveau. Les places géorgiennes de Bloomsbury, ou j'ai enseigné a Londres, ont été très endommagées durant la seconde guerre mondiale. Les nouveaux arrivants ont plus tard cherché à préserver et à restaurer les quelques vestiges précieux de l'architecture géorgienne à Bloomsbury et voulaient les sauver tous. Mais les anciens résidents dirent « non, il en reste trop peu pour transmettre un sentiment correct du passé. Ce qui est important pour nous, ce sont les souvenirs et les traditions de Bloomsbury, pas ses bâtiments ». Les anciens et les nouveaux, les exilés et les immigrants, les grands parents et les petits enfants utilisent les structures historiques de manière différente et constamment changeante. Ils doivent tous être pris en compte comme coparticipants par les planificateurs, les architectes, les hommes d'état et les gardiens du patrimoine dans nos mélanges urbains de plus en plus globalisés. Trop souvent les « plaies d'une cité »[4] délabrées et démunies, les vieux quartiers historiques, méritent des soins surtout parce que ce sont des héritages collectifs de demeures ancestrales, chers aux générations présentes et futures.

Conclusion

Jerry Podany: il existe un mythe persistant sur la division entre patrimoine mobilier et patrimoine immobilier. Ce dialogue nous a rappelé à quel point cette division est arbitraire. Il nous a aussi rappelé que bien des développements théoriques en conservation sont venus des traitements des défis posés par l'architecture historique et à travers les avances en préservation historique. Beaucoup de ce que vous avez entendu aujourd'hui est applicable aux nombreuses facettes de la préservation et la conservation du patrimoine. Que ce soit pour préserver un lieu historique vivant que certains appellent leur demeure ou pour gérer l'accès aux œuvres d'art, les défis sont semblables et ce qui change ce sont les paramètres pour résoudre ces défis. Réaliser ceci, l'embrasser pleinement et évoluer avec le changement dans notre domaine fait partie de notre rôle comme gardiens du patrimoine.

L'IIC voudrait remercier nos partenaires dans l'organisation de cette table ronde : le personnel du musée Sakıp Sabancı, particulièrement le directeur du musée, Dr. Nazan Ölçer. Sabancı Holding et Ms. Güler Sanbancı pour son intérêt, sa générosité et son soutien. Nous remercions également la Booth Heritage Foundation et Turkish Airlines pour leur soutien. Et bien sur nous remercions les sept invites pour leur discussion extraordinaire, matière a riche réflexion.

NOTES

[1] Müge Akkar Ercan, “Searching for a Balance between Community Needs and Conservation Policies in Historic neighbourhoods of Istanbul,” *European Planning Studies*, 18:5 (2010), 833- 859.

[1] Svetlana Boym, *The Future of Nostalgia*, New York: Basic Books, 2001. p.251.

[1] David Lowenthal, *The Past Is a Foreign Country*, Cambridge: Cambridge University Press, 1986.

[1] Müge Akkar Ercan, “Creating Sustainable Communities in Historical Heritage Sites: Istanbul’s Historic Neighbourhoods,”in Christina Rozeik, Ashok Roy and David Saunders, eds, *Conservation and the Eastern Mediterranean* {Contributions to the Istanbuk IIC Congress 20-24 September 2010} (London: International Institute of Conservation of Historic and Artistic Works, 2010), 237-242.NOTES :

Traduit par Sabine Cotte, Décembre 2010